

## Stéphane Bouquet, jeu à onze

L'écrivain réunit poèmes, théâtre et nouvelles dans « Vie commune », une invitation drôle et grave à prendre soin du collectif, en s'oubliant un peu.

LE MONDE DES LIVRES | 13.10.2016 à 09h21 • Mis à jour le 13.10.2016 à 09h23 | Par Eric Loreto

---

**Vie commune, de Stéphane Bouquet, Champ Vallon, 160 p., 14 €.**

---



Stéphane Bouquet, 2016. lea crespi pour "LE MONDE"

C'est un livre d'une grâce équilibrée, qui voit son auteur « *mêler les genres et emmêler les gens* » avec une étonnante réussite d'humour et de gravité. Un livre qui prend soin de l'humain, et pour ce faire désigne la blessure, l'enveloppe, la lave religieusement, lèche la plaie, un texte qui est pur tact, qui disperse le malheur d'un revers de la main. C'est peut-être le plus beau qu'on ait lu jusqu'ici de Stéphane Bouquet, et puis on l'a relu – un livre positivement *résistant* – tant il présente à chaque fois un visage neuf et souriant, fourmille de recoins, malices volontairement plates, conseils, diversions, sous l'égide de Tchekhov et de l'*Oncle Vania* : « *Nous allons vivre, toi et moi. Nous allons vivre une longue, longue série de jours, et de longues soirées ; nous allons supporter patiemment les épreuves que le destin nous enverra.* »

En ce sens, *Vie commune* (au double sens de « banale » et d'« ensemble ») est aussi un livre qui donne envie de mourir, par une belle désespérance achevée et réparatrice, c'est-à-dire de ne pas mourir tout de suite : cela semblerait en effet « *effroyablement dramatique* ». Mais de mourir serein, au moment voulu, car si « *plus rien* » n'a « *ni queue ni tête* », il faut continuer, avec la joie que cela n'ait « *pas tellement d'importance et encore moins de conséquence* ».

### Cet âge où la chair n'est plus aimable

Composé de trois poèmes (« Fraternellement »), une pièce de théâtre (« Monstres ») et trois

nouvelles (« Les trois sœurs ») étroitement liés par leurs thèmes, *Vie commune* s'inscrit dans cet âge où la chair n'est plus aimable (« *Nous avons laissé nos visages au vestiaire parce que personne n'a vraiment envie de porter quelque chose d'aussi vieux et délabré* ») et où la politique devient à la fois plus nécessaire et plus difficile à se figurer : avec la possibilité déclinante de serrer des corps qui nous plaisent contre le nôtre, il faut un effort supplémentaire pour imaginer le « vivre-ensemble » : « *Je déclare la solitude ouverte. C'est la vraie inauguration du moindre/ monde.* » Ce vers qui amorce le deuxième poème, *Elegie encore*, fait, on le voit, de la diminution la « vraie » ouverture. Le « moindre », le subalterne et le mineur sont une clé : « *Peut-être qu'il suffit d'accumuler un tas de gestes/ et on verra bien le sens à la fin. Ou pas le sens* », précise le poème suivant, intitulé *Sans* : « *Un jour/ les méduses à leur tour ont trouvé que leur forme convenait aux circonstances/ et en sont restées là.* »

De même pour les personnages des trois nouvelles : l'une des sœurs, Luckie, a besoin de « *destination* » et cherche pour cela à embellir la vie des autres, en étant esthéticienne chez Beauty Boutique. Elle a en commun avec le narrateur des poèmes de prendre des somnifères et avec l'un des personnages de la pièce d'écouter des bruits de nature (oiseaux, cascades, etc.) sur son ordinateur... Elle fait heureusement cette découverte : « *Il n'y a que ça dans la vie signifie ce n'est pas la peine de chercher ailleurs* ».

## D'une superbe liberté

Moins d'ici et moins d'ailleurs, de « moi », des « autres », moins de « je » et plus de « nous », c'est ce que réalise la jouissive partie centrale de *Vie commune*, constituée d'une pièce, « Monstres » (la première de Stéphane Bouquet), créée en juin pour le Printemps des comédiens et mise alors en scène par Robert Cantarella. Cette fois, ce n'est plus à Tchekhov que l'on pense seulement, mais à Balzac et l'*Histoire des treize* (ou sa déclinaison infinie chez Jacques Rivette, de *Out 1* à *Ne touchez pas la hache*). Histoire non pas de treize mais de onze personnages qui forment un « collectif » et se cooptent selon « *le nombre de sourires* » que font naître les nouveaux candidats.

« Monstres » est d'une superbe liberté, où corps et paroles se rencontrent, s'ignorent, bricolent chacun leur existence en la fondant dans celle du groupe : il y a en outre une pléiade d'autres voix, venues d'un site de drague Internet, d'un prostitué que son client refuse de consommer, de deux dialecticiennes de bancs publics – l'une vêtue de rose et l'autre de bleu, de deux bonnes qui préparent la « Révolution », etc. Tous prennent soin de chacun car ils ne sont « *les propriétaires de rien, pas de nos corps et même pas de nos odeurs* ». « *Qu'avez-vous fait vraiment qui puisse me remplir d'espoir ?* », demande le client au prostitué, lequel fait partie des onze. « *Rien. Nous ne faisons rien mais nous le faisons doucement, avec une tendresse infinie, afin d'accélérer la cicatrisation du monde.* » Tant il est vrai que dans « abandon », il y a « don ».

Extrait de « *Vie commune* »

« *Chers vous dix, Je suis assise sur un ponton de bois, mes jambes traînent dans l'eau super chaude à cause du réchauffement climatique. Le fleuve s'appelle le Danube. Les gens viennent ici après le travail comme des grappes de guêpes et vrombissent doucement... bla bla bla bla... je ne comprends pas l'allemand mais ce n'est pas grave, ils tournoient bronzés et délicieux autour de tranches de mortadelle, sautent plongent éclaboussent rient mangent se caressent s'aiment. Infiniment, certains ont l'air. Quand je nageais tout à l'heure, lunettes de natation sur le nez, d'immenses carpes marmoréennes glissaient sous moi, ma promenade dans la préhistoire. Je suis seule dans le langage, mais ça va, rassurez-vous. Je n'en reviens pas de me baigner dans le mot Danube, à Vienne, et que ce mot soit à la hauteur de la légende. Très chers vous dix, l'eau est totalement douce et tiède comme les lustres, les bals, les valse, le sentiment atrocement triste d'être Sissi. Station : Alt-Donau.* »

---

*Vie commune, pages 27-28*

---